

Marcel Mauss  
en collaboration avec Émile Durkheim  
(1910)

**“ Les Aranda et Loritja  
d’Australie centrale.  
I ”**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)  
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Mauss  
en collaboration avec Émile Durkheim (1910)

“ Les Aranda et Loritja d’Australie centrale. I ”

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss, en collaboration avec Émile Durkheim (1910), « *Les Aranda et Loritja d’Australie centrale. I.* » Extrait de la revue *Année sociologique*, 11, 1910 (pp. 76 à 81). Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 2. Représentations collectives et diversité des civilisations* (pp. 434 à 439. Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 740 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes  
Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition du 10 octobre 2002  
réalisée à Chicoutimi, Québec.



# “ Les Aranda et Loritja d’Australie centrale I ”

par **Marcel Mauss**  
en collaboration avec **Émile Durkheim (1910)**

Marcel Mauss (1910), « Les Aranda et Loritja d’Australie centrale. I. » Extrait de la revue *Année sociologique*, 11, 1910 (pp. 76 à 81). Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 2. Représentations collectives et diversité des civilisations* (pp. 434 à 439). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 740 pages. Collection: Le sens commun.

Les livres de M. Strehlow sur les Arunta étaient attendus avec impatience <sup>1</sup>. M. Thomas les avait annoncés non sans éclat <sup>2</sup>. M. von Leonhardi en avait donné des extraits sensationnels dans le *Globus* <sup>3</sup>. On laissait entendre que les travaux de Spencer et Gillen allaient être, sur certains points essentiels, révoqués en doute. Maintenant qu’une partie notable de l’ouvrage est publiée, nous pouvons juger qu’il n’a pas la portée révolutionnaire qu’on lui attribuait par avance, mais qu’il ne laisse pas d’être hautement instructif.

M. S. a une supériorité sur ses devanciers : il paraît avoir une connaissance pratique de la langue arunta que ne possédaient pas au même degré Spencer et

<sup>1</sup> C. Strehlow, *Die Aranda und Loritja-Staemme in Zentral-Australien*. Frankfurt am Main, 1907 et 1908.

<sup>2</sup> Voir *Année sociologique*, 10, p. 225.

<sup>3</sup> 1906, XCII, n° 18 et XCIII, n° 11.

Gillen. De plus, il sait le loritja que ceux-ci ignoraient : ce qui lui a permis de nous apporter des documents tout nouveaux sur cette tribu que Spencer et Gillen rattachaient aux Arunta, mais qui, par sa langue et certains de ses mystères tient tout autant des Dieri et des Urabunna. Mais outre que cette connaissance n'est peut-être pas très scientifique (à en juger d'après de graves dissentiments avec M. Wettengel dont Planert a résumé les travaux <sup>1</sup>). M. S. a sur les précédents observateurs une grave infériorité. Il n'a pas été, comme eux, initié à la tribu ; arrivé récemment, il a surtout conféré avec des vieillards agrégés à la mission d'Herrmannsburg ; il ne paraît pas avoir directement connu les groupements lointains de l'Est. De plus, c'est un missionnaire et on lui a sûrement tu bien des choses qu'on avait dévoilées à Spencer et Gillen. Les variations que l'on constate au cours de sa correspondance avec M. Leonhardi montrent qu'il n'a pas eu tout de suite connaissance des meilleures traditions.

Dans l'exposé qui va suivre, nous nous bornerons à indiquer les données nouvelles que nous apporte M. S. soit qu'elles complètent, soit qu'elles paraissent contredire celles que nous devons à Spencer et Gillen.

En premier lieu, nous apprenons que les deux phratries ne sont pas anonymes, comme le disaient Spencer et Gillen. Chacune a un nom et, vraisemblablement, avait un nom ; l'une est celle de l'eau, l'autre celle de la terre. D'après le même mythe, l'une et l'autre occupaient primitivement des districts territoriaux différents. Il est vrai que, d'après le même mythe, chaque couple de classes matrimoniales (le couple formé par la classe du père et celle du fils) aurait eu également une base géographique. On a quelque mal à se représenter comment c'est possible ; car il y a un couple de classes de ce genre dans chaque groupe totémique et chaque groupe totémique a sa localité distincte (cf. mythe du même genre pour les Loritja.

Sur deux points importants M. Strehlow apporte une confirmation à des hypothèses, que nous avons souvent exposées ici.

Contrairement à M. Frazer, à Spencer et Gillen eux-mêmes, nous avons soutenu que certaines particularités de l'organisation arunta, loin d'être caractéristiques du totémisme primitif, constituaient, au contraire, des anomalies curieuses, mais tardives, et nous avons attribué ces anomalies à l'ébranlement que détermine la substitution de la filiation masculine à la filiation utérine <sup>2</sup>. Différents indices nous avaient amenés à supposer que, chez les Arunta, la

<sup>1</sup> Dans *Zeitschrift. Ethn.*, 1908, « Australische Forschungen, 1, Aranda Grammatik ».

<sup>2</sup> *Année sociologique*, 5. p. 82 et suiv.

seconde avait précédé la première. Le fait est aujourd'hui établi. En effet, Strehlow nous apprend que maintenant encore, chaque enfant a deux totems : celui qui lui est personnel et celui de sa mère. Ce dernier est l'objet de certains interdits, joue le rôle de génie protecteur. C'est donc qu'il y eut un temps où il y avait un autre mode de filiation que celui qui est actuellement en usage, où le totem se transmettait par ces femmes.

D'autre part, comme nous l'avions supposé <sup>1</sup> les totems sont beaucoup plus nombreux que ne le disaient Spencer et Gillen. M. Strehlow compte 442 totems animaux, 266 végétaux, 145 autres, de natures diverses, chez les seuls Arunta de l'Ouest. En définitive, tout ce qui n'est pas poison, sinistre démoniaque, est objet de culte totémique et tout ce qui n'est pas objet de culte est *arunkulta*, c'est-à-dire siège d'une puissance magique mauvaise. Il semble que nous ayons affaire à une sorte de dualisme naissant.

Voici maintenant par où les observations s'opposent ou semblent s'opposer à celles de Spencer et Gillen.

Ceux-ci avaient nié qu'il y ait un grand dieu chez les Arunta. Il semble bien aujourd'hui que cette négation n'est pas fondée. Les Arunta connaissent un être, doué d'une sorte d'éternité, qui vit au ciel ; les étoiles marquent ses campements. Il n'y a rien là qui puisse surprendre, puisque bien d'autres sociétés australiennes croient à l'existence de divinités de ce genre. Ce grand dieu est, d'ailleurs, étroitement rattaché au système totémique, non seulement par la forme sous laquelle il est représenté, mais aussi par le nom qu'il porte. Il s'appelle Altjira ; or, c'est aussi le nom du totem maternel. D'ailleurs, il est remarquable que, contrairement à Baiamé, Daramulun, etc., il ne joue aucun rôle dans le culte.

C'est sur la question du *churinga* et de la réincarnation que la divergence est, en apparence, la plus grave entre M. Strehlow et ses prédécesseurs.

Le *churinga* (M. Strehlow écrit *tjurunga*) est une pièce de bois ou une pierre sur laquelle des images totémiques sont gravées ; il est l'objet d'un respect religieux et de rites importants. Suivant Spencer et Gillen, chaque *churinga* servirait de résidence à une âme d'ancêtre. Suivant Strehlow, ce serait seulement ou le corps de cet ancêtre ou une image de ce corps. Il en serait de même de ces arbres et de ces rochers que Spencer et Gillen appelaient *nanja et* qui sont censés s'être formés partout où un ancêtre est venu s'abîmer dans le sol. Eux aussi ne serviraient de réceptacle à aucun esprit ; ils

---

<sup>1</sup> *Année sociologique*, 6, p. 28.

seraient les corps mêmes de l'ancêtre pétrifiés, des doubles du *churinga*, par conséquent. - Nous avouons que la différence entre les deux versions nous laisse indifférent. De part et d'autre, on reconnaît que le *churinga* est sacré ainsi que l'arbre *nanja*; que l'un et l'autre soutiennent un rapport étroit avec les ancêtres. La lettre du mythe par laquelle l'indigène essaie de se représenter ce rapport, varie seule suivant les observateurs. La divergence est tout à fait secondaire. Il est possible que l'interprétation mythique varie avec les localités, les individus. Le fait *qu'elle exprime est, en tout cas, constant.*

L'écart paraît plus considérable en ce qui concerne la théorie de la réincarnation.

Suivant Spencer et Gillen, chaque naissance serait due à la réincarnation d'une âme ancestrale qui, du *churinga* ou de l'arbre *nanja*, passerait dans le corps d'une femme qu'il féconderait. Strehlow nie formellement qu'il y ait réincarnation. Suivant lui, l'âme, une fois libérée du corps, s'en irait à l'île des morts, où, au bout d'un certain temps, elle serait anéantie : il lui serait donc impossible de se réincarner. Sans doute, pour lui aussi, la génération, chez les Arunta serait attribuée à des opérations mystiques, mais d'une autre nature. Il y en aurait de deux sortes. Sur chaque arbre ou rocher *nanja* (Strehlow dit *ngarra*), vivent des embryons d'enfants, appelés *ratapa*, qui sont du même totem que l'ancêtre dont l'arbre représente le corps. Ce sont ces embryons qui ont à la fois un corps et une âme, qui, en s'introduisant chez les femmes qui passent à leur portée, seraient la cause de la conception. Dans d'autres cas, c'est l'ancêtre qui intervient en personne. Il sort de terre et lance sur la femme un petit *churinga* spécial, appelé *namatuna*. Le *churinga* pénètre dans le corps de la femme et y prend forme humaine. Ce serait très exceptionnellement qu'il y aurait incarnation proprement dite et un même ancêtre ne se réincarnerait jamais qu'une seule fois.

Comme nous devons, dans un prochain ouvrage, discuter de près cette interprétation, nous ne nous arrêterons pas à l'examiner longuement. La seule analyse qui précède doit suffire à donner le sentiment qu'ici encore le désaccord porte sur la forme plutôt que sur le fond. Le *ratapa* qui pousse sur l'arbre *nanja*, c'est-à-dire sur *le corps de l'ancêtre*, en émane évidemment et l'exprime ; c'est donc quelque chose de l'ancêtre qui se réincarne. Et le *churinga* procréateur ne tient pas de moins prêt à l'être ancestral. Il est donc manifeste que l'enfant est, dans un cas comme dans l'autre, une émanation de l'ancêtre ; et c'est tout ce qu'implique le dogme de la réincarnation. Les contradictions que l'on a prétendu relever entre Strehlow, d'une part, Spencer et Gillen, de l'autre, ont donc été grandement exagérées.

C'est à la mythologie que ces livres apportent la contribution la plus neuve et la plus importante. Dans les ouvrages de Spencer et Gillen, les mythes arunta tenaient très peu *de*

place, ils étaient à la fois rares et maigres. Au contraire, *les* documents réunis par Strehlow, et dont quelques-uns nous sont donnés dans l'original avec une traduction juxtalinéaire, font apparaître une abondante mythologie totémique, et qui présente des caractères très définis.

On y remarque notamment l'existence de véritables cycles mythiques qui se retrouvent dans les différentes tribus. Le mythe loritja des émous coïncide de tous points avec le mythe arunta sur le même sujet : c'est le même formulaire, ce sont les mêmes épisodes, la même histoire des sous-clans, etc. Mythes et cultes, par conséquent (car les formules du mythe accompagnent des cérémonies) commencent donc à Prendre un caractère international.

D'autre part, l'histoire légendaire que racontent ces mythes nous apparaît sous un nouvel aspect. C'est, comme on sait, l'histoire des premiers ancêtres, animaux et hommes à la fois, que ces peuples mettent à l'origine de leur civilisation. D'après Spencer et Gillen, ces troupes mythiques formaient des masses impersonnelles, sans chef, sans individualités distinctes, et qui n'accomplissaient que des actes d'une extrême généralité. A travers les récits que nous rapporte Strehlow, nous voyons au contraire, que chacun de ces groupes a à sa tête un chef ou plusieurs et que la troupe est formée de jeunes initiés. Nous savons même souvent leurs noms, leurs relations de parenté qui reproduisent les rapports entre totems et sous-totems. On nous dit ce qu'ils faisaient : ce sont des cérémonies totémiques qui ont pour objet d'initier les jeunes gens, de réaliser le totem, de fonder des places totémiques. Ainsi les chefs de l'eau fabriquaient la pluie, le tonnerre, les éclairs, la grêle, les sources en chantant et en dansant les uns autour des autres. Il semble même que la mythologie arunta ait abouti parfois à la formation de personnalités divines : on va jusqu'à nous parler de déesses. A vrai dire, nous croyons qu'il y a là une illusion ; il s'agit simplement de « dames », sorte de fées totémiques, « tantes » aveugles qui donnèrent la vue et la liberté aux kangourous et aux émous. Ce ne sont pas plus des déesses que les ancêtres mythiques ne sont des dieux. - Les mêmes remarques s'appliquent à la mythologie loritja.

Cette mythologie nous apporte, de plus, des renseignements précieux sur le rituel que M. Strehlow doit, d'ailleurs, étudier directement dans un prochain fascicule. Nous y trouvons, en effet le formulaire d'un grand nombre de cérémonies totémiques. Nous pouvons ainsi nous figurer, mieux que par le passé, les rapports entre la formule et le rite manuel, entre la représentation toté-

mique, le rite oral et le mythe auquel la formule sert en quelque sorte de rubrique sommaire ; enfin nous connaissons la structure même de ces formules, leur sens littéral, leur prosodie.

A ce recueil de mythes relatifs aux ancêtres des totems, et qui se distinguent par leur caractère sacré, la manière ésotérique dont ils se transmettent, la foi qu'ils inspirent, M. Strehlow ajoute et M. Leonhardi oppose de courts recueils de contes : ce sont des traditions que l'on raconte aux femmes et aux enfants et qui, par leur contexte, semblent indiquer que les conteurs mystifient ceux auxquels ils s'adressent. Les plus importants sont des descriptions exotériques de l'initiation, du *churinga* et de ses usages. Maintenant la mystification est-elle si complète que les non initiés ne croient à rien de ce qui leur est dit ainsi, c'est ce qui ne nous paraît pas établi. M. Leonhardi a raison d'être embarrassé par ce fait que certains vers d'une de ces légendes loritja sont composés en langage secret, et sacré <sup>1</sup>.

Fin de l'article

---

<sup>1</sup> Les travaux de M. Strehlow ont déjà suscité toute une littérature. M. Hartland (*Congress Hist. of Relig.*, I, pp. 23-24) a essayé de réduire la portée des documents concernant l'*altjira*. M. Lang (*Man*, 1908, n° 14 et 1909, n° 23) s'en est, au contraire, emparé pour maintenir ses idées sur le caractère primitif de la notion du grand dieu et sur le caractère secondaire des notions concernant la réincarnation. Le P. Schmidt est également intervenu dans le débat (« Die Stellung der Aranda unter den australischen Stämmen », in *Zeitschrift für Ethnologie*, 1908, p. 865 sq. ; cf. « L'origine de l'idée de Dieu », in *Anthropos*, III, p. 888, IV, p. 207) ; il est juste de reconnaître que, dans ces articles, il abandonne le ton apologétique, théologique et personnel qui lui est coutumier.

Nous nous bornons à ces indications, sans entrer dans le détail de la discussion. La question débattue est double. Il s'agit, d'abord, de savoir si l'organisation arunta est primitive ou non. Sur ce point, nous avons pris position depuis longtemps et nous avons plaisir à constater que l'opinion que nous avons soutenue ici dès l'origine est acceptée aussi bien par M. Hartland que par M. Lang et M. Schmidt, adversaires par ailleurs. Sur la question du grand dieu nous avons indiqué plus haut quelle est notre attitude, que nous comptons justifier Plus Complètement dans l'ouvrage annoncé ci-dessus.